

Zeitschrift: Générations
Herausgeber: Générations, société coopérative, sans but lucratif
Band: - (2016)
Heft: 75

Artikel: Où sont passés les indignés?
Autor: Tschumi, Marie / Monney, Vanessa
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-830499>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Où sont passés les indignés ?

Le monde pourrait tourner mieux... si on n'avait pas perdu le goût de la lutte collective pour défendre une société égalitaire. D'où vient notre ramollissement? Et surtout comment retrouver l'élan de la contestation?

Certains matins, cela paraît impensable. Qu'on ne soit pas des milliers à descendre dans la rue pour dire «non». Non aux enseignes qui commercialisent des biens de consommation issus du travail des enfants! Non à la viande provenant d'animaux maltraités; non à la dissolution de la notion d'intérêt général; non à la fonte des neiges éternelles, à l'augmentation des particules fines dans l'air des villes, aux plans de délocalisation dans les entreprises, aux décos de Noël qui commencent mi-octobre... Mais on a beau scruter le visage des passants, on n'y lit aucun signe qui trahisse l'envie d'en découdre avec ce que nous assène l'actualité.

Où est donc passée la capacité à s'indigner collectivement, qui a marqué les années 1960 — 70 et le début des années 80? L'aurions-nous perdue au fil des combats pour la transformation des relations entre les hommes et les femmes, dans les manifs pour le droit

de vote, puis de procréer quand elles le désiraient, l'homosexualité n'est plus considérée comme une maladie psychiatrique, l'accès aux universités s'est démocratisé... Pourquoi revendiquer encore de «raser les Alpes pour voir la mer», ainsi que le clamaient les jeunes Suisses en 68?

A CHAQUE ÉPOQUE, SES INDIGNÉS

«Il faut certaines conditions pour s'indigner», remarque le journaliste Pierre Bavaud, producteur de l'émission *Comme si c'était hier* à la RTS. «Les jeunes de 68 avaient l'impression d'étoffer dans une société qui était très rigide. Ceux d'aujourd'hui sont davantage dans une sorte de contentement. Ils reconnaissent volontiers leur patriotisme, car ils sont fiers de leur pays qui fait figure d'exemple dans une Europe en perte de vitesse.» L'ex-soixante-huitard devenue professeur de sociologie, Eliane Perrin, partage cet avis. La société imposée aux jeunes en Suisse en 68, était complètement

«Les jeunes de 68 avaient l'impression d'étoffer dans une société qui était très rigide»

PIERRE BAVAUD, JOURNALISTE



à l'avortement, contre le verrouillage de la société par l'armée, contre les centrales nucléaires? Perdue, peut-être pas. Simplement remisée. On ne se mobilisera plus, car, comme le déclare Yvette Théralaz (*voir témoignage*), on se reposera sur les acquis de ces luttes. Les femmes ont obtenu le droit

différente, proie d'une censure omniprésente. «L'Expo nationale de 1964 à Lausanne en est un bon exemple», se souvient-elle. «Il avait été décidé de soumettre les visiteurs à un questionnaire sur les valeurs suisses. Les résultats devaient s'afficher sur un panneau au fur et à mesure du déroulement



1^{er} mai 1968 à Zurich, les travailleurs étaient encore massivement dans la rue pour défendre leurs droits.

grâce aux premiers ordinateurs. Plus de 500000 visiteurs ont répondu, mais sur intervention du délégué du Conseil fédéral, Hans Giger, certaines questions, qui concernaient l'objection de conscience, la semaine de 40 h, l'interruption de grossesse, le droit d'établissement des étrangers, le

STOCKPHOTO

monopole de la radio et de la télévision et l'armement nucléaire — ainsi que leurs réponses, n'ont été ni enregistrées, ni additionnées, ni publiées.»

QUELS ENNEMIS?

Autrement dit, notre époque serait trop clémente et confortable pour

qu'émerge une belle et robuste indignation.

Et puis, qu'en ferions-nous de cette indignation? Au service de quoi la laisserions-nous enfiler? Contre qui s'énerver? Ceux qui nous gouvernent? Mais sont-ils vraiment ceux qui siègent sous la coupole à Berne? «Nestlé

existe, mais pas la Suisse», lance le journaliste et ancien directeur de la Cinémathèque suisse, Freddy Buache, désolé que le monde appartienne aux multinationales et au grand capital.

Bref, les ennemis d'aujourd'hui sont souvent difficiles à identifier. «Jusqu'à la chute du mur de Berlin >>>

et à la fin du communisme, on avait une vision bipolaire du monde. Il y avait les bons et les méchants», rappelle Pierre Bavaud. «Maintenant, le monde est plus complexe, avec toutes les nuances de gris. Il est difficile de s'identifier à tel ou tel camp.»

«En 68, on luttait pour un monde meilleur, aujourd’hui, si on lutte, c'est contre le pire», ajoute Eliane Perrin. On est contre le réchauffement de la planète, contre la décroissance économique, contre le remboursement de la dette publique. On est sur un registre dépressif.» Cela n'est pas très porteur. Mais en revanche, très favorable au repli sur soi. D'autant que les grandes voix pour nous réveiller ne sont pas légion. Où sont les Sartre et Beauvoir, les Bourdieu, pour nous aider à développer une conscience de citoyen engagé capable de décrypter les rapports de force et de classes, ainsi qu'à construire une pensée? La jeune Vanessa Monney (voir témoignage) le reconnaît: «Pour se mobiliser, il faut acquérir des ressources, comprendre la société, oser donner son avis, s'affirmer. C'est un processus.»

A défaut de théoriciens de l'indignation, la culture — le cinéma, la littérature — pourrait passer des mes-

sages... Eliane Perrin doit l'éveil de sa conscience sociale et politique aux films que Freddy Buache venait présenter à La Chaux-de-Fonds avec sa cinémathèque ambulante.

CHACUN DANS SON COIN

Freddy Buache a lui aussi découvert l'esprit du Front populaire, la solidarité et la fraternité à travers le cinéma de Jean Renoir ou de Jean Gremillon. Mais le cinéma engagé

«En 68, on se battait tous ensemble contre tout»

ELIANE PERRIN, PROFESSEUR DE SOCIOLOGIE

parvient difficilement à exister aujourd'hui. «Le 7^e art est surtout le résultat de combinaisons financières. Quant aux distributeurs de salle, ils sont avant tout des techniciens», regrette-t-il. Alors, quoi? Fini, l'in-

dignation? On serait devenus résignés, au mieux indifférents. Ainsi que l'atteste le faible taux de participation aux élections. Notamment parmi les jeunes: 32 % en moyenne et seulement 26 % à Genève aux dernières élections fédérales.

Eliane Perrin refuse de céder à l'abattement. Selon elle, nous n'avons pas perdu notre capacité à nous indigner. Mais l'indignation s'entend moins. «Elle est trop fractionnée! Chacun se bat dans son coin pour une cause corporatiste, les fonctionnaires genevois, les maçons... C'est insuffisant pour faire bouger les lignes. En 68, on se battait tous ensemble contre tout.»

C'est donc ça qu'on aurait perdu: le sens du collectif. L'hyperlibéralisme, qui détruit souterrainement, mais sûrement le salariat et le syndicalisme, infuse également cette nouvelle manière d'être au monde, un hyperindividualisme qui nous empêche de nous sentir appartenir à une communauté de citoyens.

Grave docteur? Plus autant si on en prend conscience. Alors debout, les damnés de la terre!

VÉRONIQUE CHÂTEL



MICHEL BÜHLER,
70 ANS, MUSICIEN
ET ÉCRIVAIN

«Les jeunes devraient se révolter»

«J'ai commencé à chanter en 1969. Par mes chansons, j'ai été invité, et c'est encore le cas aujourd'hui, à des manifestations politiques, pour la défense des immigrés ou contre les centrales nucléaires. J'allais aussi dans la rue, quand il y avait la guerre du Vietnam par exemple. Si je suis un indigné? Oui, bien sûr, j'ai une haute idée de l'Homme. J'ai toujours rêvé d'un monde juste où les humains sont traités dignement. Si on m'avait dit, quand j'avais 20 ans, qu'en 2015 le monde serait comme aujourd'hui, je me serais dit que ce n'est pas possible! Il y a encore tellement de pauvreté, de faim, d'inégalité. Ça me désole de plus en plus, mais ça ne me désespère pas. Nous les vieux, ce n'est plus à nous de nous battre. Ce sont aux jeunes, mais ils ne sont pas indignés, ils ne sont plus actifs. Ils se contentent

d'un téléphone, de manger des frites et de boire du Coca. Ils devraient se révolter! Bien sûr, certains sont admirables, et beaux moralement, mais ils sont peu nombreux. Les jeunes d'aujourd'hui consomment et c'est tout, ils s'intéressent aux choses superficielles. Et ceux qui votent pour l'UDC sont des crétins. Ils sont révoltés, mais ils se trompent de solution, ils choisissent la facilité.

En même temps, on n'a pas fait grand-chose pour les motiver. La pensée ultralibérale s'est répandue, depuis 30, 40 ans. Et les médias la relaient simplement, ils sont peu critiques. C'est l'argent et la volonté de quelques-uns qui dictent notre monde, c'est honteux. Pourtant, on peut faire quelque chose! Chacun à sa manière, par la musique, l'enseignement, l'écriture... Que dire à un jeune aujourd'hui? Renseigne-toi, lis, forge-toi ta propre opinion et révolte-toi!»

M. T.

«C'est devenu plus compliqué mais pas impossible»

«Dans les années 70, je faisais déjà de la politique. Aller dans la rue? Je n'y voyais pas d'efficacité ni d'intérêt. Il existe d'autres moyens, plus efficaces, la politique justement ou la radio, la télévision, l'écriture. J'ai toujours eu des combats comme le maintien de la prospérité en Suisse, la bonne entente avec les pays voisins ou l'environnement.

L'idéologie, c'est une construction théorique de la réalité, comme le communisme. Et l'indignation est un phénomène éphémère. Avant, dans les années 70, c'était vite vu, soit on était anticommuniste, soit on ne l'était pas. Mais aujourd'hui, pour agir, on doit faire plus d'effort. Les gens se sentent impuissants face à la complexité des problèmes. Mais même si c'est devenu plus compliqué, ce n'est pas impossible. Il y a aussi plus d'individualisme qu'à l'époque. Les gens ont leurs propres intérêts en tête. Mais il faut les faire taire et mettre en commun des idées. Pour un monde plus vivable, il faut une collaboration, une solidarité à l'échelle locale. Aujourd'hui, il y a certaines éruptions collectives, comme celles qui ont lieu suite aux attentats de Paris. Mais elles sont sans lendemain.»

M. T.

DANIEL DE ROULET

71 ANS, ÉCRIVAIN GENEVOIS



«Il faut cultiver l'espoir»

«Après 68, je sortais dans la rue pour lutter contre le nucléaire, la guerre du Vietnam, l'apartheid. En groupe, on menait des actions devant le consulat de France. Aujourd'hui, je suis plus vieux, donc plus sélectif! Mais deux trois causes me tiennent encore à cœur, principalement le défi climatique, le nucléaire. Je n'aime pas le terme d'indigné, c'est juste une colère morale, passagère, elle s'épuise sur elle-même et ne débouche pas sur une justice. Je préfère le mot révolté, car dans la révolte, il y a de l'espoir.

A l'époque, c'était possible de changer le monde, c'était plus facile. Mais à partir des années

90, les rêves simples se sont cassé la figure. En Suisse, une série de mythes ont mordu la poussière. Et aujourd'hui, on est soumis à une puissance financière qui écrase l'espoir, on est devenu beaucoup plus individuel. C'est devenu plus complexe, plus difficile, ça a brassé dans tous les sens.

Le grand combat du XXI^e siècle serait le climat, une cause vitale. Donc, faire quelque chose, mais contre qui? On ne sait plus qui attaquer. C'est devenu tellement effrayant, on parle de milliards de réfugiés dans quelques années, ça semble démesuré comme tâche. Pourtant, les jeunes sont toujours aussi vifs et intelligents, ils sont encore révoltés, mais ils combattent moins ouvertement, c'est le pouvoir qui a les armes. Ils ont simplement moins de liberté de manœuvre. Et il n'y a pas de vraies prises sur le monde de la part des politiques. Du coup, ça décourage. En France, on remarque une mobilisation, mais elle se base sur des paroles de guerre. Pour cultiver le feu de la révolte, il faut cultiver l'espoir.»

M. T.

PASCAL COUCHEPIN,
73 ANS, EX-CONSEILLER
FÉDÉRAL

« Il n'y a pas d'impuissance en démocratie »

« Nous vivons sous un ordre cannibale du monde. Toutes les trois secondes, un enfant de moins de 10 ans meurt de faim. Alors que l'agriculture mondiale permettrait de nourrir 12 milliards d'êtres humains! Soit presque le double de l'humanité actuelle. Il faut briser l'ordre cannibale du monde. Nous vivons sous la dictature des oligarchies du capital financier globalisé. Un enfant qui meurt de faim est assassiné. Selon Oxfam, ONG britannique, l'année dernière, 1 % des plus riches ont eu autant de valeurs patrimoniales que 99 % des autres habitants de la planète. La démocratie représentative telle que Rousseau la décrit est à l'agonie. Les partis politiques sont anémiques, la plupart d'entre eux sont devenus sans contenu et sans projets précis. La moitié des gens ne vont plus voter. La mobilisation se fait dans la société civile. Amnesty, Green Peace, Attac... Des mouvements extra-institutionnels. La lutte se fait, mais ailleurs, et autrement. Les institutions politiques ou religieuses ne gouvernent

plus les consciences. La conscience est devenue radicalement singulière, radicalement critique.

Les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas du tout résignés, ils luttent même davantage qu'avant. Je suis plein d'espoir. L'écrivain français Georges Bernanos écrit: "Dieu n'a pas d'autres mains que les nôtres", ou bien c'est nous qui brisons cet ordre cannibale ou bien c'est personne.

Chacun de nous est extraordinairement privilégié en Suisse. Les Suisses devraient utiliser leurs droits et leur liberté comme armes pour lutter. Celui ou celle qui prétend ne rien pouvoir faire est soit égoïste soit paresseux. Il n'y a pas d'impuissance en démocratie.»

M. T.

Les nouveaux maîtres du monde, Ed. du Seuil.



JEAN ZIEGLER,

Vice-président du Comité consultatif du Conseil des droits de l'homme à l'ONU.



YVETTE THÉRAULAZ

68 ans comédienne et chanteuse

« On ne sait plus vers qui se tourner »

« En 68, j'étais très mobilisée. Je jouais au Théâtre Populaire Romand à La Chaux-de-Fonds, du théâtre engagé, des pièces sur l'immigration notamment. On donnait aussi de nombreux spectacles dans les écoles. Notre objectif était de divertir le public, mais aussi de poser des questions, rester toujours en éveil. L'art est politique et poétique, alerter les gens sans donner de leçon. J'ai toujours été une indignée. Je suis pour la justice sociale, l'équité, la parité. Il y a encore du théâtre contemporain, virulent, ouvert, très fort et engagé. Et dans la société civile, beaucoup d'initiatives de citoyens responsables.

Mais c'est vrai qu'aujourd'hui, il y a une déception. En 68, on luttait pour que le Sud devienne prospère. Ça ne change pas! Et aussi pour un monde égalitaire. Il y a encore des femmes qui se battent, mais pas assez. On se repose sur les acquis, alors qu'il y a encore tellement à faire! Il faut continuer à s'indigner, à se mobiliser.

Les gens n'ont pas baissé les bras, mais ils ont perdu leurs repères. Aujourd'hui, on manque d'idéaux forts, d'objectifs, on ne sait plus vers qui se tourner. Du coup, chacun se replie sur soi. Le monde devient individualiste. Mais ça va changer. Il faut toujours se battre pour une utopie, on ne peut pas rester dans l'ultralibéralisme et dans le conformisme. Moi-même je n'ai jamais cessé de me bousculer et de bousculer les gens. Soyons solidaires! Et les grands-parents aussi doivent s'ouvrir, remettre en cause leurs certitudes, jusqu'à leur dernier souffle.»

M. T.

«Il manque un vrai projet de société»

Vanessa Monney, 28 ans, militante et universitaire réagit au débat qu'ouvre générations.

Par rapport aux années 70, on se mobilise moins. Pourquoi?

Dans les années 68 et suivantes, il y a eu une sorte d'effervescence, le contexte était plus favorable aux changements. Beaucoup de personnes se sont mobilisées pour un autre projet de société. Actuellement, on vit une phase extrêmement dure où nous devons en permanence nous battre contre le démantèlement d'acquis sociaux (droit à l'avortement, âge de la retraite, fermeture des frontières, etc.).

Il manque un vrai projet de société visant à sortir du capitalisme. Avant, il y avait un programme clair qui a été en partie cassé par ce qu'il s'est passé en URSS et par l'avènement du capitalisme mondialisé.

Sommes-nous devenus individualistes?

C'en'est pas une lecture convaincante pour expliquer le désengagement. Il y a encore beaucoup de solidarité entre les gens. Ce qui manque souvent c'est une politisation: sortir d'une vision consensuelle en reconnaissant les discriminations de sexe, de classe et d'origine et se sentir légitime à s'engager pour changer la société.

Les jeunes sont encore actifs?

Les gens qui pensent l'inverse sont des personnes qui n'ont plus mis les pieds dans une manifestation depuis longtemps! Récemment, il y a eu des mobilisations énormes des maçons dans toute la Suisse, des salarié(e)s des services publics à Genève, des fémi-

nistes contre les violences faites aux femmes, du Refuge de Saint-Laurent où beaucoup de jeunes se battent au côté des réfugié(e)s contre les renvois Dublin.

Mais il faut faire davantage d'efforts?

Oui, les enjeux politiques se sont complexifiés. Le fonctionnement mondialisé de l'économie et en partie de la politique fait qu'on ne sait parfois plus qui prend les décisions et comment les attaquer. Le contexte actuel n'est pas très gratifiant. On a tendance à se reposer sur des acquis, pourtant il faut continuer à se mobiliser en se politisant, donc s'intéresser au fonctionnement de la société, la comprendre et acquérir des outils pour oser donner son avis, s'affirmer. C'est un processus.

Vous-même, qu'est-ce qui vous anime?

Je suis dégoutée face aux inégalités économiques, aux violences et discriminations sexistes. J'ai un profond sentiment de révolte et je pense qu'il n'y a qu'en s'organisant qu'on arrive à se battre pour changer la société. Il n'y a rien de pire que l'indifférence.

PROPOS RECUEILLIS
PAR MARIE TSCHUMI

WEB

Vous avez défilé dans les rues? Racontez-nous, sur generations-plus.ch

